L'Eden biblique et l'Utopie de Thomas More

Corin BRAGA

Les voyages vers l'utopie suivent les mêmes trajets géographiques et arrivent dans les mêmes zones et continents fantasmatiques que les expéditions vers le Paradis terrestre. Dans le cas du cap de série qu'est l'*Utopie* de Thomas More, ni la nouveauté éclatante de la cité de l'homme face à l'ancien mythe du jardin de Dieu, ni le renvoi satirique à l'Angleterre, ni le registre narratif humaniste, lucide et rationnel, opposé au registre mythique des voyages initiatiques médiévaux, ne peut voiler le fait que le crayon subliminal de la fiction suit le patron de l'imaginaire paradisiaque. L'Utopie de Thomas More occupe la même position géographique que le Paradis terrestre que Christophe Colomb croyait découvrir dans l'Amérique du Sud.

Le contexte géographique de la fiction de More est emprunté à la littérature des premières explorations de la Renaissance. Le protagoniste, Raphaël Hythlodée (le navire dans lequel Vasco de Gama a ouvert la route des Indes en 1498 portait le nom de Saint Raphaël), prétend avoir été un des compagnons d'Amérigo Vespucci. Vespucci avait relaté ses quatre voyages aux Amériques dans la *Lettre à Lorenzo de Medici*, traduite en latin par Fra Jocondo comme *Mundus Novus* (quatorze éditions à partir de 1504, à Florence et à Paris), et dans la *Lettre à Soderini*, traduite en latin, sous le titre *Quator Navigationes*, par Jean Basin de Saint-Dié-des-Vosges. Ce sont les géographes du Gymnase Vosgien (les érudits Gunthier Lud et Mathias Ringmann, le dessinateur Martin Waldseemuller et Jean Basin) qui ont imposé le prénom d'Amérigo au « monde nouveau », publiant les *Quatre navigations* dans leur *Cosmographiae Introductio* de 1507 (Ronsin 1991).

Au cours du dernier voyage (1503-1504), pendant lequel Vespucci s'était proposé de contourner l'Amérique du Sud (dont il ne connaissait pas l'étendue réelle) pour atteindre enfin Malacca, c'est-à-dire les Indes, Hythlodée aurait été l'un des vingt-quatre hommes que le capitaine avait laissé dans le fort de « Castel ». Pour ce qui est de l'histoire réelle, le sort des vingt-quatre pionniers est resté inconnu, et c'est justement dans cette histoire sans final que Thomas More a inséré sa fiction utopique. Le prétendu compagnon de Vespucci raconte être parti de Castel avec cinq compagnons, erré par « un grand nombre de pays pour aboutir enfin, par une chance inouïe, à l'île de Ceylon, d'où il parvint à Calicut » (Prevost 1978 : 28−29) [il s'agit de Kozhicode, sur le côte de Malabar, en Inde] et de là être revenu sur un navire portugais en Europe. C'est au cours de ce voyage fictif que Raphaël aurait abordé plusieurs îles et états inconnus des mers du Sud, dont Utopia.

Pendant les premières décennies après la découverte de Colomb, une grande ambiguïté a continué de régner quant à l'identité des terres nouvelles. Bien que la proposition des géographes de Saint-Dié-des-Vosges de nommer le continent d'après le nom d'Amérigo a fini par être acceptée, pendant longtemps les Amériques ont porté sur les cartes des noms différents : Insula Atlantica, Terra Nova, Terra

„Philologica Jassyensia", An IV, Nr. 1, 2008, p. 83-88

BDD-A845 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:37 UTC)

Sancta Crucis, Terra Firma, Cuba, Florida, Brasiliae Regio, Papagalli Terra, etc. (cf. Broc 1986). Si au début l'Amérique du Nord était vue comme l'extrémité orientale de l'Asie, l'Amérique du Sud a été identifiée aux archipels de la Mer de Chine et de l'Océan Indien (Marco Polo rapportait qu'il y avait très exactement sept mille quatre cent quarante neuf îles dans la première et douze mille sept cents, dont sept mille quatre cent cinquante neuf habitables, dans le deuxième (Polo 1998 : 387, 457) ; Jean Mandeville donnait le chiffre rond de six mille îles habitées (Mandeville 1997 412)). Le contournement de l'Amérique du Sud et le voyage de circumnavigation du globe ne seront faits qu'en 1519-1522, par Magellan (qui meurt sur le trajet) et son lieutenant Jean-Sebastian de El Cano.

En 1516, quand Thomas More publie l'Utopie, le contour du Mundus Novus (le continent sud-américain) était donc encore flou et assimilé aux terres inconnues du sud de l'Asie. C'est par ces archipels asiatiques présumés que navigue Hythlodée avant d'aboutir à Calicut. Quoique se référant aux Amériques, l'imaginaire de Thomas More se nourrit inévitablement de ce que Jacques Le Goff appelle « l'horizon onirique » de l'Océan Indien (Le Goff 1978). L'arrière-fond de sa fantaisie est constitué moins par le matériel géographique et ethnographique des Amériques (bien que les commentateurs du genre n'ont pas manqué, dans une démarche protochronique, de rapprocher l'Utopie aux empires aztèque et inca) que par la « matière d'Asie ».

Il est tout aussi vrai que, dans sa fiction utopique, Thomas More fait l'effort programmatique de sortir de la pensée enchantée médiévale et d'imposer la rhétorique humaniste. Les interlocuteurs de Raphaël indiquent clairement leurs préférences, délaissant de côté le matériel fabuleux et se concentrant sur la construction rationnelle :

> Nous l'interrogions, en effet, avec avidité sur ces usages [les pratiques sociales des utopiens] et il en traitait bien volontiers. Nous passions sous silence la question des monstres, sur lequel rien n'est moins neuf. Des Scylles et des Célènes voraces et des Lestrigons mangeurs-d'hommes et d'autres prodiges énormes du même genre, il n'est guère endroit où l'on n'en découvre ; mais, des citoyens qui obéissent à des saines et judicieuses institutions, on n'en trouve pas n'importe où ! (Prevost 1978: 31).

Les constellations de l'imaginaire mythique sont soumises à une sorte de refoulement, pour laisser en vedette exclusivement le projet social.

A peine un siècle plus tard, le rationalisme naissant donnera la charge aux « mensonges » de Jean Mandeville et de tous les narrateurs médiévaux. Pour le moment, Thomas More ne se déclare pas ouvertement sceptique, il proclame seulement sa lassitude face aux relations de voyages extraordinaires. Ce n'est pas la dimension fantastique de l'imaginaire médiéval qui le dérange, mais sa fatigue rhétorique. La question des races monstrueuses ne lui dit rien de neuf (elle a « déjà perdu le mérite de la nouveauté », traduit Victor Stouvenel (Prevost 1978: 17)), alors que les pratiques utopiennes sont un sujet tout frais (évidemment, repris à Platon, mais la nouveauté de la Renaissance consiste précisément dans la récupération de l'Antiquité). La réorientation du centre d'intérêt des prodiges et des miracles de la nature vers l'industrie et les bienfaits de l'action civilisatrice de l'homme est emblématique du renversement renaissant du théocentrisme en anthropocentrisme.

BDD-A845 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:37 UTC)

Le refoulement délibérée et conséquent du décor merveilleux n'efface cependant pas le carroyage cartographique médiéval qui informe d'une façon subliminale les fictions utopiques. Avant de débarquer en Utopie, Raphaël Hythlodée parcourt d'autres îles et civilisations, inventées sur le modèle des peuples que les narrateurs antérieurs, de Pseudo-Callisthène à Mandeville, plaçaient dans les Indes fabuleuses. Si les Achoriens sont une allégorie eutopique, donc une proposition améliorée, de l'Angleterre de la Guerre de cent ans, les Polylérites et les Macariens renvoient ouvertement aux Bragmans et aux Gymnosophistes hindous tant vantés par l'Antiquité et le Moyen Age[1]. Les Polylérites sont un peuple de sages qui s'est placé sous le protectorat des Perses. Ils n'ont aucune ambition territoriale et mènent une vie paisible, frugale et heureuse, offrant un exemple d'organisation juridique et morale. Les Macariens (du mot grec « *macarios* », heureux, bienheureux, béat même, dans l'acception chrétienne) sont, à l'instar des yogis et des brahmanes, un exemple de tempérance et d'absence de vices.

Comparé à ces utopies morales « physiocrates », fondées sur l'idée de soumission aux lois de la nature, le royaume d'Utopie met en évidence les atouts, bien supérieurs, dont dispose la civilisation pour rectifier le comportement humain. Néanmoins cette plaidoirie pour l'humanisme et la raison ne peut dissimuler complètement les fondements imaginaires médiévaux de Thomas More. La preuve en est qu'Utopia occupe exactement l'emplacement fantasmatique du Paradis terrestre. Pour y arriver, Hythlodée doit passer la ligne (correspondant naturel du mur de feu défendant l'Eden postlapsaire) et traverser

> d'immenses solitudes brûlées par une chaleur perpétuelle : partout c'est la désolation, un spectacle sinistre et effrayant, des espaces désertiques hantés par les fauves et les serpents, et enfin, des hommes, à peine moins sauvages et moins méchants que ne le seraient les bêtes (Prevost 1978: 29).

La description n'a rien à voir avec la géographie réelle de l'Equateur, plutôt exubérante (si on pense aux jungles du Congo en Afrique et de l'Amazone en Amérique), mais avec la géographie stéréotypée du Moyen Age, évoquée encore par Waldseemüller dans sa *Cosmographiae Introductio*.

Comme nous l'avons vu, Colomb, Vespucci et autres explorateurs continuaient de penser que le Mundus Novus devait abriter le Paradis, puisque les caractéristiques théologiques du jardin de Dieu se retrouvaient dans le climat, la flore et l'humanité des Amériques :

> Tous les arbres sont parfumés et certains produisent de la gomme, de l'huile ou une liqueur quelconque, dont les propriétés, si nous les connaissions, seraient, je n'en doute pas, bénéfiques pour le corps de l'homme ; et s'il est en quelque endroit de la terre un Paradis terrestre, je pense bien qu'il n'est pas éloigné de ces régions dont l'emplacement, méridional, est dans une zone d'air tellement tempéré qu'il n'y a jamais là hivers glacés ou étés brûlants. Le ciel et l'air sont sereins la plus grande partie de l'année (Vespucci 1992 : 80).

Mais tout comme l'Eden biblique avait été défendu aux humains, le paradis des explorateurs et l'utopie des humanistes étaient également protégés par des défenses

[1] Pour la figure des « vieux sages » dans la matière asiatique, voir Braga 2004 : 279-285.

BDD-A845 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:37 UTC)

naturelles et géographiques qui devaient expliquer le fait que ces lieux n'avaient été découverts que très tard dans l'histoire et qu'ils restaient en général inaccessibles.

Si dans le cas du jardin biblique c'est Dieu qui a imposé la clôture, le royaume d'Utopie a été clos pour l'extérieur par son démiurge humain, Utopus. Avant la conquête par Utopus, Abraxa (le nom ancien du royaume) était une presqu'île liée à un grand continent austral. Le nouveau souverain « fit creuser les quinze milles d'un isthme qui reliait leur pays au continent et amena la mer tout autour du territoire » (Prevost 1978: 71). La forme de « lune renaissante » de la nouvelle île (non sans rappeler les îles Britanniques), avec un golfe central difficilement accessible par des chenaux connus seulement des utopiens, protégée de montagnes sur le contour extérieur empêchant toute invasion par surprise, renforcée par des forteresses et autres défenses artificielles, constituent un rempart naturel inexpugnable.

Les commentateurs ont beaucoup glosé sur la pulsion autiste de l'imagination utopique, sur le fantasme de pureté et d'isolation ethnique, morale et religieuse, sur l'attitude élitiste et quelque peu hautaine des créateurs d'utopies (trahissant souvent non seulement un désir mélioratif et réformiste, mais aussi une inadaptation et une fuite du réel et de la civilisation contemporaine). Néanmoins on ne peut pas s'empêcher d'observer que l'isolement géographique et artificiel fait retomber l'Utopie dans l'encastrement imaginaire du Paradis terrestre. Comme nous avons eu l'occasion de le voir, les auteurs médiévaux prenaient soin, pour des motifs doctrinaires (l'interdiction proférée par Dieu à Adam et Eve), empiriques (le manque d'informations pratiques sur l'existence de ce lieu), poétiques (le jeu d'épreuves et des difficultés imposé par le scénario de la quête initiatique), peut-être psychanalytiques (le tabou du *regressus ad uterum*), de rendre le jardin divin inaccessible aux hommes. L'Utopie est un Paradis sur terre ouvert à une société restreinte d'élus. Les « Ultra-Equinoxiaux » vivent dans un chronotope monadique, qui hérite des conditions géographiques, naturelles, climatiques, biologiques, zoologiques et parfois anthropologiques (candeur morale et bien être physique) de l'Eden médiéval.

Un bon humaniste, Thomas More a envisagé un projet utopique réalisable exclusivement par l'initiative, l'activisme et l'ingénierie humaine et a mis en sourdine le rôle de la Providence divine. Dante avait opéré un partage similaire de ces fonctions entre Virgile et Béatrice. Accompagné par Virgile, personnification de la sagesse humaine, Dante est capable de monter jusqu'au sommet du mont du Purgatoire. Son ascension symbolise une purification des péchés et des souillures morales, réalisable en base des préceptes de l'éthique et de la philosophie. Cependant, pour accéder aux cieux, Dante a besoin d'un autre guide, Béatrice, personnification de l'*agapé* et de la grâce divine. Le lieu où cesse la mission de Virgile et commence celle de Béatrice est justement le Paradis terrestre, sur la cime du Mont du Purgatoire. Symboliquement parlant, l'Utopie se trouve dans la même position topologique que le Paradis terrestre dantesque. Située sur une île-montagne l'Utopie représente la cime de perfection que l'homme peut atteindre par ses propres forces, avant de demander d'être reçu au royaume de Dieu.

L'*Utopie* de More est une plaidoirie pour l'autocorrection de l'homme. Dans le *Quatrain* dédicace du texte, l'Utopie personnifiée se présente ainsi :

> Le chef Utopus de péninsule me fit île./ Moi seule de toutes les terres habitées, sans philosophie,/ J'ai présenté aux mortels la philosophique Cité./ Généreusement je

BDD-A845 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:37 UTC)

partage ce qui est mien, allégrement j'adopte ce qui est mieux (Prevost 1978: 13).

La « philosophique Cité », décrite « sans philosophie », est évidement une allusion à Platon. En contraste avec la cité platonicienne, More souligne le registre spécifique de sa fiction : l'Utopie n'est pas une « république » idéale, abstraite, objet d'un discours philosophique, mais un lieu concret, matérialisé, objet d'une narration qui imite les relations de voyage.

Ce qui est intéressant est que les mots qui traduisent dans la « langue vernaculaire » des Utopiens (inventée par More) les termes « philosophie » et « philosophique » sont « gymnosophaon » et « gymnosophon ». Construits sur une racine grecque, les deux termes renvoient aux gymnosophistes et aux sages brahmans de la matière d'Asie. Bien que païens, ces peuples chimériques étaient admirés par le Moyen Age comme des modèles de chasteté et de pureté morale, qu'ils observaient même sans la révélation chrétienne. Thomas More reprend la distribution médiévale des rôles (les sages exotiques païens *vs*. les chrétiens européens corrompus) et offre son Utopie comme un modèle de ce que les hommes pourraient obtenir d'eux-mêmes par leurs intelligence naturelle et leurs efforts éthiques. Comme le souligne Alexandre Cioranescu, le sens de l'ironie moralisatrice est patent :

> Les citoyens d'Angleterre se disent chrétiens, et cependant les sauvages eux-mêmes se conduisent mieux qu'eux. […] un Utopien, un sauvage inconnu, peut encore enseigner aux Anglais un bon sens qu'ils ignorent. La raison laissée à elle seule, même sans les lumières de la religion, devrait conduire à des résultats, sinon parfaits, du moins logiques et jusqu'à un certain point exemplaires : que serait-ce donc, si les lumières de la véritable foi s'associaient enfin avec la raison ? (Cioranescu 1972 : 112–113)

Le texte de More n'exclut cependant pas la possibilité d'un stade supérieur, qui s'installerait, hypothétiquement, si les Utopiens se convertissaient au christianisme. Selon Maurice Schumann,

> l'appel à la transcendance, de plus en plus audible à mesure que se développe l'œuvre, énonce à la fin le grand dessein de More. Si le monisme des Utopiens, la conjonction de l'univers de la nature avec celui de la raison dans un logos unique, leur a donné jusqu'ici d'opérer la synthèse de toutes leurs connaissances et d'atteindre à la sérénité morale, la découverte du Christianisme, qui apporte le salut de l'extérieur, les autorise à poursuivre le progrès de leurs pensée et de leur sagesse vers un infini dont la consistance comble celle du désir (Schumann 1978 : XCIII).

La Super-Utopie, l'Utopie suprême serait le Paradis céleste, la Cité de Dieu.

En conclusion, l'Utopie correspond au Paradis terrestre. Cette filiation (déclarée ou non-déclarée) est mise en évidence par plusieurs récits utopiques qui évoquent explicitement l'Eden biblique[2]. Cyrano de Bergerac, Margaret Cavendish, Giaccomo Casanova et autres auteurs revisitent le Paradis et l'assimilent à leurs royaumes idéaux d'une manière ouverte. Evidemment, leurs fictions n'utilisent plus ni le discours théologique des docteurs de l'Eglise, ni la poétique des merveilles médiévales, mais sont en résonances avec la mentalité et la rhétorique de l'Age classique. De ce fait, le Paradis terrestre apparaît dans leurs romans dans diverses

[2] Pour un panorama, assez chaotique d'ailleurs, du topos paradisiaque, voir Heinberg 1990.

BDD-A845 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:37 UTC)

pseudomorphoses, libertine, spiritualiste, cartésienne et mécaniciste, etc., c'est-à-dire dans des mises au jour en accord avec les évolutions de la *Weltanschauung*. Mais ces interprétations et adaptations ne sont qu'une manière de rendre crédible, dans les cadres du nouveau horizon d'attente humaniste et rationaliste, l'image un peu âgée et désuète du vénérable *topos* du Paradis.

Bibliographie

Braga 2004 : Corin Braga, *Le Paradis interdit au Moyen Age. La quête manquée de l'Eden oriental*, Paris, L'Harmattan.

Broc 1986 : Numa Broc, *La géographie de la Renaissance*, Paris, Les Editions du Comité des Travaux historiques et scientifiques.

Cioranescu 1972 : Alexandre Cioranescu, *L'avenir du passé. Utopie et littérature*, Paris, Gallimard.

Heinberg 1990: Richard Heinberg, *Memories & Visions of Paradise : Exploring the Universal Myth of a Lost Golden Age*, Wellingborough, The Aquarian Press.

Le Goff 1978 : Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard.

Mandeville 1997 : Jean Mandeville, *Le voyage*, in Xavier Walter, *Avant les grandes découvertes. Une image de la Terre au XIV^e siècle. Le voyage de Mandeville*, préface de Pierre Chaunu, Roissy-en-France, Alban Éditions.

Polo 1998 : Marco Polo, *La description du monde*, édition, traduction et présentation par Pierre-Yves Badel, Paris, Lettres gothiques.

Prevost 1978: André Prevost, *L'utopie de Thomas More*, présentation, texte original, apparat critique, exégèse, traduction et notes, préface de Maurice Schumann, Paris, Mame.

Ronsin 1991: Albert Ronsin (éd.), *La fortune d'un nom : America*. *Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges. Cosmographia Introductio* (traduit du latin par Pierre Monat), suivies des *Lettres d'Amerigo Vespucci*, Grenoble, Editions Jérôme Millon.

Schumann 1978 : Maurice Schumann, *Préface* à (Prevost 1978).

Vespucci 1992 : Amérigo Vespucci, *Mundus Novus*, in Jean-Yves Boriand (éd.), *Le Nouveau Monde*, récits de Christophe Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, Amerigo Vespucci, préface de Tzvetan Todorov, Paris, Les Belles Lettres.

The biblical Garden of Eden and Thomas More's Utopia

Utopias are the inheritors of the "semantic basin" constituted by the corpus of initiation voyages of Late Antiquity and of the Middle Ages. Classical utopian authors, from the seventeenth and the eighteenth centuries, borrowed from the medieval myth of the Terrestrial Paradise both the imaginary location of the Garden of Eden and the rich symbolical material concerning the marvelous flora and fauna, as well as the monstrous human races that inhabited the fabulous countries of Asia. Starting with the discoveries of the Renaissance, the "marvels of the East" were transferred to the West, so that the newly found continent became the New Indies. Christopher Columbus even thought that South America was literally the Garden of Eden. When Thomas More searched a location for his Utopia, he situated it on the precise spot of the otherwise very vague world map where Columbus placed the Terrestrial Paradise. This implies that the humanist City of Man was the inheritor of the Christian Garden of God.

Université Babes-Bolyai, Cluj-Napoca
Roumanie

BDD-A845 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:53:37 UTC)